

## Chapitre 56

A Québec, dans le même temps, les habitants hébétés contemplaient leur ville et leurs espoirs en ruines. Comme le pensait Aurélien, les nombreuses batteries anglaises avaient éventré les fortifications en plusieurs endroits et même détruit, en deçà, certains quartiers.

Tant que l'on s'était cru invincible, on avait tout supporté, en particulier le manque de ravitaillement. Mais le destin en vingt-quatre heures avait fait tourner sa roue aveugle dans l'autre sens. La fière citadelle corsetée laissait voir à présent ses entrailles. Le découragement en gagna certains ; pas tous, heureusement. Pour faire croire qu'ils étaient encore un ennemi redoutable, les artilleurs français, qui ne disposaient plus que de fort peu de boulets, tirèrent de loin en loin sur les rangs anglais. Mais c'était là le chant du cygne.

Lorsque les Anglais pénétrèrent dans Québec, après la reddition, ils furent stupéfaits du peu de ressources de ceux qui leur avaient aussi vaillamment tenu tête. Il se fit alors dans l'esprit de certains d'entre eux un préjugé tenace en faveur de la valeur des combattants français, dont nos soldats et nos miliciens, emmenés quelques mois plus tard par Monsieur de Lévis, devaient donner la preuve éclatante à la seconde bataille des Plaines d'Abraham. Hélas ! Tous les chefs anglais ne furent pas aussi prompts à rendre hommage aux vaincus : la terrible intransigeance du gouverneur Murray, du moins dans les débuts de son administration, en fut la preuve.

Au soir du 14 septembre 1759, Monsieur Faguerolles reçut, dans sa maison épargnée par les batteries anglaises, une bien étrange visite. Un gros homme demanda à lui parler en particulier. Le négociant le reçut, croyant à une affaire commerciale.

Il s'écoula à peine dix minutes avant que Philippe, qui était à lire dans le salon, sa pièce favorite, pour tenter d'oublier un moment ses nombreux soucis, n'entendît résonner un coup de feu, suivi immédiatement d'un second. Fou d'appréhension, il se rua dans la bibliothèque : il y trouva, gisant sur le sol, le cadavre du gros visiteur, percé d'un coup de pistolet en plein cœur, ainsi que le corps de Monsieur Faguerolles, lequel venait de se tirer une balle dans la tempe.

Paralysé par l'étonnement et la douleur, il n'aurait jamais su le fin mot de l'histoire si Marion, accourue avec d'autres domestiques, ne l'avait tiré à part dans le grand vestibule dallé de marbre noir et blanc pour lui chuchoter à l'oreille cette terrible vérité : le gros homme était précisément l'Anglais qui avait corrompu Joël par ses propositions de traître ; elle le reconnaissait ! Assurément, faisant preuve d'une témérité inouïe qui l'avait perdu, ce nuisible individu était venu trouver le père de son complice dans l'espoir d'en retirer une forte somme par chantage, en échange de son silence sur le rôle joué par le jeune homme. Il signa là son arrêt de mort : son hôte ouvrit un tiroir et, impulsivement, tira sur lui. Ensuite, incapable de supporter la honte d'une telle révélation et désireux sans doute d'expié par avance l'assassinat qu'il venait de commettre, Monsieur Faguerolles avait préféré se donner immédiatement la mort. Peut-être espérait-il également emporter ainsi dans sa tombe l'abominable secret qui venait de lui être révélé.

C'en était trop pour Philippe. Il éclata en sanglots dans les bras de Marion, sous les yeux attendris et compatissants des autres domestiques qui venaient de se masser lentement à la porte du grand salon.

Un monde s'écroulait pour beaucoup de Canadiens français. Que leur réservait encore l'avenir ?

## Chapitre 57

Quand Marion sortit de la demeure endeuillée des Faguerolles, le lendemain, pour aller aux nouvelles, elle fut, au carrefour suivant, assez rudement saisie au bras droit par un jeune homme brun en uniforme de milicien en qui elle reconnut aussitôt celui dont les traits l'avaient si fort troublée.

- Lâche-moi donc ! protesta-t-elle. Qu'est-ce qui te prend ?

- Je suis ton frère, dit ardemment Aurélien qui avait décidé de ne pas y aller par quatre chemins. Ton frère Aurélien. Et tu es ma sœur Marian, ma sœur jumelle. Est-ce que tu ne me reconnais pas ?

Elle le contempla, ébahie. Elle ne fut même pas tentée de nier, car la vérité de ces paroles venait de l'éblouir toute entière.

- Je t'ai parlé tous les soirs, poursuivit Aurélien en l'entraînant insensiblement loin de l'arrogante demeure de ses maîtres. Je pleurais, je t'appelais, je te demandais pourquoi tu m'avais oublié... Ne m'entendais-tu donc pas ? Je ne peux pas le croire.

- Je t'entendais, dit Marion d'une voix blanche.

- Viens avec moi, supplia-t-il. Ne retourne pas chez ces gens.

- Je dois y retourner, tenta-t-elle faiblement, au bord de l'étourdissement.

- Tu ne leur dois rien et tu me dois tout ! s'écria-t-il.

De sa vie, il ne s'était montré aussi impérieux. Comme elle ne disait rien, à demi abandonnée contre lui, les yeux clos sous le choc, il la prit doucement dans ses bras et se mit à lui chanter la berceuse que leur mère avait jadis tant de fois fredonnée pour eux, et dont Tacite, ensuite, avait longtemps usé au moment de coucher son enfant adoptif, pour l'apaiser :

*Petits jolis, anges par deux,  
Venus à moi du haut des cieux,  
Marie la Sainte en est témoin :  
De vous, mignons, j'ai le béguin.*

*Petits jolis, anges par deux,  
Venus à moi d'un amoureux,  
Cœur de Jésus en est témoin :  
De vous, j'aurai toujours grand soin.*

Marion fondit en larmes et s'accrocha à son frère. « Emmène-moi, » dit-elle.

Il ne se le fit pas dire deux fois.

## Chapitre 58

Sans l'aide de Sixte-Emile Leroux, il me faut le dire, je n'aurais jamais pu entrer à Québec au cours de ces trois jours terribles où se décida la reddition de la ville. Mais c'était un homme aguerri, pour lequel aucun problème géographique n'était insoluble.

Je pénétraï dans la ville le 15 septembre vers onze heures du matin. L'état des murs, des maisons et des habitants me consterna au-delà de toute expression : qu'allais-je pouvoir trouver dans une pareille désolation ? Qui pourrait me renseigner sur Amy et les enfants ? Je n'avais qu'une seule ressource : la demeure des Faguerolles.

Je m'y rendis, hésitant parfois sur mon chemin entre des ruines qui troublaient ma mémoire. Je finis par trouver la rue et j'y reconnus sans peine l'ample porte cochère qui faisait l'orgueil de son propriétaire. Mais à ma grande stupeur je vis qu'on y avait pendu de lourds rideaux de deuil, en velours noir frappé de croix d'argent. Mon cœur se serra. Qui était mort ? En de pareilles circonstances, accepterait-on de répondre à mes questions ? Et si le défunt était Monsieur Faguerolles lui-même, qui désormais pourrait se souvenir clairement de moi ?

Du fait du deuil, la porte de la maison était grande ouverte. J'entrai, mon tricorne sous le bras, heureux de la couleur grise de mon habit qui ne me rendait point trop voyant parmi les gens qui encombraient la maison.

Il y avait comme un défilé qui s'organisait du vestibule au grand salon, et vice-versa. Sans doute le cercueil était-il exposé dans la pièce d'apparat, ce qui se comprenait aisément. J'eus beau tendre l'oreille pendant ma lente progression vers la porte, je n'appris pas grand-chose, du moins rien que je trouvasse convaincant. Soi-disant, le père Faguerolles s'était tué en apprenant la défaite française ! S'il y avait une chose dont j'étais bien persuadé, c'était que s'il y avait eu suicide, ce n'était certainement pas de ce côté-là qu'il fallait en chercher les raisons. Monsieur Faguerolles était un homme d'esprit beaucoup trop pratique pour en venir à d'aussi mélodramatiques extrémités.

Quand j'eus franchi le seuil du salon, je m'aperçus avec angoisse qu'il y avait non pas un, mais deux cercueils dressés côte à côte sur de lourds tréteaux au centre de la pièce. Tous les fauteuils avaient été repoussés contre les murs, hors une bergère Louis XV dans laquelle un grand jeune homme blond était affalé, pâle comme un mort, le regard vide. Il répondait machinalement aux condoléances, sans même se lever : il devait en être incapable.

Cette blondeur délicate m'apprit que j'étais en présence de Philippe-André, l'aîné de la maison. Comme il était beau ! m'extasiai-je. Mais qu'il avait l'air accablé ! Quel double malheur l'avait donc frappé ? Qui était dans le second cercueil ?

Je ne le sus qu'en m'approchant enfin : il s'agissait d'un garçon aux cheveux châtain, au visage mangé de petite vérole. Vu son âge et son menton fort avancé, je reconnus sans contestation possible le fils cadet de la maison, Luc-Joël. Dieu du ciel ! me dis-je, profondément ému. Quelle perte terrible, pour le malheureux jeune homme qui survivait à un père et à un frère ! Le plus jeune avait-il péri lors du siège funeste de Québec ? Je ne voyais pas d'autre hypothèse plausible.

A cet instant, Philippe leva les yeux pour saluer une vieille dame qui l'encombrait de ses condoléances. Je m'avançai vivement pour me placer devant lui, bousculant au

passage un brave bourgeois poudré qui protesta entre haut et bas.

- Philippe, dis-je vivement. Me reconnais-tu ? Je suis Guillaume Monclair, l'ancien commis aux écritures de ton père.

Il me regarda, l'air égaré, sans répondre.

J'allais tourner les talons sans insister, vexé d'avoir laissé à ce garçon si peu de souvenirs, lorsqu'il se leva lentement et vint s'abattre contre ma poitrine. « C'est le Ciel qui vous envoie, » murmura-t-il.

Comme beaucoup d'autres, il m'avait reconnu à mes yeux.

## Chapitre 59

La suite démontra qu'il avait eu raison de se féliciter de mon retour, car je pris aussitôt les choses en main, ému de pitié pour ce pauvre enfant contre lequel le sort venait de s'acharner si durement. Il ne me cacha rien des circonstances dramatiques des deux décès survenus dans sa famille. « Je vous confie cela sous le sceau du secret », précisa-t-il. Il ne risquait rien : le secret et moi étions comme frères de sang depuis longtemps. Par contre, je ne pus tirer de lui un seul mot à propos d'une servante qui avait disparu de la maison sans prévenir et dont il s'enquérissait constamment. « Marion est-elle revenue ? - Non, Monsieur, » lui répondait-on invariablement. Et il retombait dans un affreux abattement.

Je pris aussi en mains les affaires de son père, faisant en particulier évacuer les marchandises qui étaient demeurées dans les entrepôts de la ville basse. Tant que les Anglais y avaient canonné, elles n'avaient risqué que l'incendie. Après l'arrêt des hostilités et l'installation des Anglais à Québec, elles risquaient le pillage. En outre, je ne me fis aucun scrupule, un peu plus tard, d'apporter mon aide commerciale à ces mêmes Anglais qui, désireux de reconstruire les fortifications de Québec et même d'en ajouter de nouvelles, cherchaient des matériaux pour leur entreprise. Je leur fournis et les matériaux, et la main-d'œuvre. D'une part, je parlais leur langue, ce qui facilita les tractations ; d'autre part, il n'était plus temps de pleurer la défaite, mais de créer un nouvel ordre dans lequel nous ne pouvions faire autrement que de prendre en compte nos vainqueurs.

Hélas ! Si de mon côté je fus démesurément utile à Philippe, qui resta de longues semaines sans ressort, lui ne me fut utile en rien. En effet, il avait voyagé en France quelque temps, me dit-il, et de ce fait perdu absolument de vue des gens comme Tacite Laframboise, que nul n'avait remarqué en ville (je me renseignai auprès des commis) depuis bien longtemps. Ma dernière piste finissait en friche, d'autant que le valet de chambre de feu Monsieur Faguerolles m'apprit un peu plus tard que Miss Amy Marson, selon Tacite, était morte depuis bien longtemps.

J'eus du mal à digérer toutes ces mauvaises nouvelles. Mais enfin l'hiver arrivait ; je devais remplacer Philippe aux Comptoirs le temps qu'il sorte de sa mauvaise prostration, je courais partout... Cela me sauva de m'apitoyer sur moi-même comme j'y suis un peu trop naturellement porté.

Et puis je m'attachai au fils de la maison - il serait d'ailleurs plus exact de dire que je retrouvai intact en moi mon ancien attachement pour son aimable personne. Sa peine

faisait pitié à voir, et nul ne semblait pouvoir l'en consoler. Il errait dans la maison, passant du salon à la cuisine, comme s'il cherchait quelqu'un que le destin lui avait ravi. Je supposai qu'en plus de la douloureuse sensation de vide causée par le deuil il se tourmentait encore sur le vilain rôle joué par son frère dans la disgrâce canadienne. Par chance, cela ne s'était pas le moins du monde ébruité : l'honneur de la famille était sauf.

Je passai donc l'hiver ainsi, heureux de me sentir utile, heureux aussi, il faut bien le dire, de choyer Philippe et de vivre près de lui dans une maison superbement meublée qui me consolait fort à propos de mes vilaines pérégrinations en forêt.

Hélas ! Alors que j'espérais une paix rapide, car l'excès de détermination des Anglais, sans parler de leur réelle supériorité militaire et numérique, me faisait mal augurer d'un second affrontement avec eux, il se trouva que dès le tout début du printemps les troupes françaises et les miliciens canadiens, résolus à prendre leur revanche et à arracher Québec aux Anglais, mirent sur pied le siège inverse de celui qu'ils avaient connu : les Anglais s'y trouvèrent sur la défensive, tandis que les Français, eux, prenaient fougueusement l'offensive. Comme réveillé d'une longue torpeur, Philippe Faguerolles décida aussitôt de s'enrôler sous les ordres de Monsieur de Lévis pour combattre à ses côtés.

Là aussi, on peut le dire, après la bataille les Anglais marquèrent une grande admiration pour l'héroïsme dont les Français firent preuve. Mais à quoi bon ? me disais-je, le cœur brisé, devant les milliers de morts qui laissèrent encore ce jour-là - le 28 avril 1760 - la terre des plaines d'Abraham boire avec avidité leur sang courageux. Certes, les malheureux Canadiens français écrasèrent les Anglais avec l'énergie du désespoir ; puis ils installèrent devant Québec une sorte de blocus, car ils avaient la naïveté d'espérer encore une aide en provenance de la France... Mais cette aide ne vint jamais. Tout comme plus tard Napoléon attendant Grouchy et voyant déboucher Blücher, les vaillants défenseurs de la Nouvelle-France virent déboucher du large estuaire du Saint-Laurent non pas des frégates françaises, mais des vaisseaux anglais venus en renfort.

C'était la fin. Le drapeau fleurdelisé ne flotterait plus jamais sur Québec.

## Chapitre 60

*Dans ces rêves de sang, c'est l'enfer qui me plonge !*  
SHAKESPEARE, *Macbeth*

Apprenant qu'une autre bataille se préparait, Aurélien avait rejoint son poste de milicien avec enthousiasme. A présent qu'il savait Marion à l'abri chez la mère de Dubluet, à deux bonnes lieues de Québec, il ne craignait plus le moins du monde d'en découdre avec les Anglais, au contraire ! Il partit un beau matin avec son compagnon, encore plus ravi que lui de reprendre la lutte.

Les Anglais, moins fous que Montcalm, ou instruits par sa funeste erreur, avaient massé leur armée en ligne à l'extérieur de la forteresse, comptant sur leurs très nombreuses bouches à feu pour arrêter les troupes françaises dans leur farouche élan. C'était pitié de voir la disproportion entre les deux artilleries : les Français, en effet, ne traînaient que quelques pièces avec eux, et la lente et difficile progression terrestre jusqu'aux plaines d'Abraham venait d'épuiser leurs premières forces.

Aurélien et Dubluet, qui ne se quittaient jamais, avaient marché d'un bon pas en avant de leurs régiments. Ils devisaient tranquillement, la poitrine gonflée d'orgueil, insoucieux du poids de leur fusil et de la boue à demi-glacée que le dégel répandait sur les chemins. Cette fois-ci, ils en étaient sûrs, ils allaient vaincre ! Ce soir, le drapeau blanc flotterait de nouveau sur la capitale de la Nouvelle-France.

La vue du terrible dispositif anglais ne les troubla pas davantage. « On gagne quand dans son cœur on part vainqueur », soutenait Dubluet. L'esprit de revanche animant chacun des combattants, ce fut avec une détermination sauvage que l'on se lança dans la mêlée.

Ce furent pas les miliciens qu'on envoya en premier. Lorsque vint leur tour et qu'ils purent enfin avancer en direction de l'ennemi, celui-ci avait déjà fait de terribles ravages dans les rangs des grenadiers. Tandis que certains s'acharnaient à défendre puis à reprendre la position stratégique du moulin de Dumont, une lourde bâtisse ventrue, d'autres tentaient d'infliger aux plus gros corps ennemis des pertes équivalentes à celles que nous subissions. Notre fluette artillerie n'y causant pas de gros dégâts, il fallut y mettre la main, l'épée, le fusil, la baïonnette, bref, tout ce que l'on avait en réserve.

Courant aux côtés de Dubluet, Aurélien se sentit d'abord invincible. Le plus gros danger qu'il lui semblait courir n'était guère que ce maudit sol glissant sous ses pieds - s'il allait tomber, être piétiné par ses camarades, mourir honteusement foulé aux pieds sans même avoir eu le temps de combattre ? Puis des habits rouges apparurent dans son champ de vision, et il dut lever son fusil, ajuster ses tirs, tout en continuant d'avancer. Cela devenait déjà plus compliqué. Ne pas trébucher, ne pas tressaillir au bruit de suction que faisaient les baïonnettes pénétrant toutes ces chairs humaines, tenter d'éviter les lames avec lesquelles on voulait lui-même l'arrêter... Déjà, nul ne pouvait plus courir. Au choc des armes s'ajoutait celui des corps. Aurélien se sentit soudain comme roulé dans une vague épaisse qui le faisait rebondir sur une épaule pour riposter en entaillant un poitrail ; pris dans cette masse chaude, mouvante, meurtrière, dominée par l'odeur du sang et de la poudre, il ne pouvait plus décider de rien.

Etourdi par le bruit des canons, par les cris de bête que chacun des deux camps poussait de compagnie, par les encouragements féroces de ses chefs dont la voix le portait aussi sûrement que le mouvement de la bataille, il frappait quasiment à l'aveugle - quelle bonne idée que ces uniformes rouges ! Quelles belles cibles bien nettes cela faisait ! Mais il était si près de ses adversaires, si étroitement poussé contre eux par la mêlée sanglante qui faisait rage, qu'il commença à croiser leurs regards. Des regards trop humains, des yeux bleus, bruns, verts, injectés de sang dans lesquels l'emportement guerrier masquait mal la peur, une peur qui ressemblait à celle, instinctive, du chevreuil tombé à l'eau et qui se sent entraîné par un violent courant en direction de chutes vertigineuses. C'est ce qu'ils étaient tous, songea Aurélien. Des bêtes à deux doigts de se noyer dans leur propre fureur. Dieu ! Qu'il n'aimait pas croiser ces regards !

Il n'était pas loin de fermer les yeux pour ne plus les voir lorsqu'à ses côtés Dubluet poussa un grand cri et, un flot de sang lui jaillissant de l'orbite, tourna mollement sur lui-même. Un temps, son corps presque vertical surnagea au-dessus des flots tumultueux, comme s'il se soutenait encore par sa propre volonté ; puis il disparut sous les eaux rougies de sang, qui se refermèrent sur lui.

Fou de rage, Aurélien bouscula l'assaillant qui s'en venait face à lui pour se déporter sur sa droite, là où se tenait encore le maudit soldat qui venait d'ôter la vie à son seul ami. D'un coup de baïonnette bien placé, il lui infligea la même blessure, enfonçant violemment la pique dans l'œil bleu ahuri qui le regardait. Il vit passer dans l'autre œil des expressions fugitives, déroulées devant lui comme une longue et impalpable écharpe de soie : la peur, puis l'étonnement, la douleur, et enfin une vague rêverie un peu floue, au moment où l'autre expira.

Le canon tonnait de moins en moins souvent, à mesure que l'on se rapprochait des murailles de Québec. Aurélien ne les atteignit jamais. Au moment où le flot se disjoignait en plusieurs affluents, sous l'effet du repli amorcé par les troupes anglaises, il reçut un coup violent sur la tête et, simultanément, une douleur cuisante au bras droit qui lui fit lâcher son arme. Dans la clairière brune qui s'élargissait soudain en avant de lui, creusée par la retraite désordonnée de l'ennemi, il tomba la tête la première, heurtant avec un bruit mou le sol trempé de boue et de sang.

Alors, de bienheureuses ténèbres l'engloutirent.

## Chapitre 61

Le chevalier de Lévis, demeuré maître du champ de bataille après la fuite des Anglais qui avaient couru se réfugier derrière les remparts de Québec, ordonna que l'on fît transporter les blessés, quelle que soit leur nationalité, au couvent des Sœurs Hospitalières qui, en temps ordinaire, servait aussi d'hospice. Ce fut, pendant les heures et les jours qui suivirent, un affreux entassement de corps souffrants, pour lesquels les pansements firent rapidement défaut, bien que l'on racontât plus tard que les religieuses avaient fait de la charpie avec tout ce qu'elles avaient pu trouver, jusqu'à leurs propres draps et même leurs jupons.

Affolées par l'inquiétude, Marion et la mère de Dubluet, une veuve d'une cinquantaine d'années, avaient bien avant la fin de la bataille sorti de l'écurie le vieux cheval de ferme et la charrette à foin pour se rapprocher de la ville, afin d'y avoir plus vite des nouvelles.

Se bouchant les oreilles, sursautant malgré cela à chaque coup de canon, elles suivirent de loin, du moins par l'ouïe, toutes les étapes du prodigieux combat. Dès que les batteries se turent, elles quittèrent le sous-bois où elles s'étaient arrêtées un moment et tentèrent de gagner les alentours de la ville.

Il leur fallut deux bonnes heures encore avant d'arriver au couvent où le bruit courait que l'on avait fait transporter les blessés. Le veuve Dubluet avait eu toutes les peines du monde à empêcher Marion de gagner directement le champ de bataille pour y chercher trace de son frère. « S'ils sont vivants, déclara-t-elle fermement à l'adresse de la jeune fille, ils n'y seront plus. Allons plutôt à l'hospice. »

Marion se mit à courir dès que les bâtiments des sœurs furent en vue, abandonnant sans remords derrière elle la veuve qui s'essoufflait. Elle se jeta littéralement dans l'entrée.

Au-dedans, il n'y avait quasiment plus la place de circuler. On avait mis des brancards de fortune le long de tous les murs, couloirs compris. Malgré la fraîcheur de l'air, on était étouffé dès les premiers pas par le poids moite de la souffrance partout épandue ;

alentour, en un concert funeste, des centaines de râles s'exhalaient d'autant de poitrines expirantes. Car combien de ces blessés hâtivement pansés passeraient la nuit ? se demandait la jeune fille.

*Il est vivant, il est vivant, il est vivant*, se répétait-elle, serrant les dents, regardant de droite et de gauche dans l'espoir d'apercevoir un visage fin sous des cheveux noirs, un visage dans lequel seraient sertis deux yeux *vivants* qui s'éclaireraient en la voyant... Elle cherchait une chevelure brune, des yeux noirs : elle tomba brusquement, dans l'une des plus petites salles où l'on avait mis des lits de sangles, sur une chevelure blonde ceinturée de pansements horriblement souillés de rouge. « Philippe ! »

Elle se jeta au chevet du blessé, en larmes. « Philippe ! » Mais le jeune homme, insensible, n'ouvrit même pas les yeux. Dans la pièce, il n'y avait personne pour le soigner, ni lui, ni ses compagnons d'infortune dont deux paraissaient déjà morts. Était-ce que l'on considérait que son cas était sans espoir ? Ah ! cela n'allait pas se passer ainsi !

Quittant la pièce en trombe, elle parcourut tout l'hospice jusqu'à ce qu'elle ait réussi à se faire donner une cuvette pleine d'eau. Repartant aussitôt en sens inverse, elle gagna la pièce où l'on avait parké son cher Philippe parmi les morts - comme s'il n'était pas la vie même, comme l'est toujours l'Amour !

Défaisant un à un les pansements (hélas ! qu'ils étaient nombreux !), elle passa l'heure suivante à nettoyer doucement le corps inanimé de son amant. Ce faisant, elle ne cessa de lui parler, de lui faire au passage mille caresses, d'embrasser ses beaux yeux fermés, de répandre des larmes en s'excusant de l'avoir abandonné, *mais il y avait Aurélien, tu comprends, alors je l'ai suivi, que pouvais-je faire d'autre ?*

Au fur et à mesure qu'elle appropriait ses plaies, elle arrachait à ses jupons la toile fine nécessaire pour le panser de nouveau. Elle se surprit à prier avec ferveur, à balbutier des psaumes oubliés qui remontaient au temps de sa jeunesse au couvent ; elle répandit encore de nombreuses larmes. Quand elle eut fini de recouvrir les blessures, elle passa doucement un linge mouillé sur la chair brûlante du jeune homme, la massant doucement au passage pour qu'il sentît bien sa présence, pour qu'il lui fasse enfin le cadeau de se réveiller... Pour finir, elle succomba au désespoir. Tout était dit, elle allait le perdre. Épuisée de fatigue et de chagrin, elle s'abattit à genoux au chevet du mauvais lit de sangles et, le front posé sur la main de son amoureux, elle s'assoupit à demi.

Quand les doigts de Philippe remuèrent sous elle, elle se redressa aussitôt, fébrile. Les yeux ouverts, il la regardait. Certes, ses prunelles bleu-vert étaient encore assez floues, même vitreuses, comme s'il revenait de vraiment loin ; mais il était vivant !

- Tu es... partie, murmura-t-il. Voulais mourir... à la guerre...

- Je suis là, fit-elle. Tu ne mourras pas.

- Tu m'aimes ?

- Je t'aime. Je reste là. Tu vivras !

Il sourit faiblement et ferma les yeux.

## Chapitre 62

Profitant de ce qu'il s'était de nouveau endormi, Marion résolut d'essayer de trouver la cuisine pour s'y faire donner si possible un peu de bouillon. Dans le couloir, sous l'effet d'une réaction nerveuse, ou peut-être à la vue de tous ces blessés dont personne n'avait le temps de soulager les misères et la solitude, elle eut un étourdissement et dut s'appuyer sur un brancard proche. Aussitôt, le soldat qui y était étendu gémit et ouvrit les yeux. « *Mummy*, réclama-t-il. *I want to see my Mummy.* » Se penchant sur lui, Marion répondit avec douceur : « *Mummy loves you, don't worry.* » Puis, après une furtive caresse, elle se redressa, titubante. « Il faut que j'aie l'air, se dit-elle. Sinon, je ne tiendrai jamais. »

Se frayant péniblement un chemin parmi les soldats entassés, auxquels elle accorda ici et là (du moins à ceux qui avaient les yeux ouverts) un mot tendre ou une caresse aimable, elle parvint jusqu'au grand vestibule d'entrée. Là, de nouveau, elle dut s'arrêter. Des papillons dansaient devant ses yeux et elle crut un moment qu'elle allait défaillir.

- Qu'est-ce qui m'arrive ? dit-elle tout haut, essayant de secouer l'étrange torpeur qui la diluait toute. Oui, décidément, je crois qu'un peu d'air me fera du bien ! Je ne suis vraiment qu'une petite nature. Je me dois pourtant à Philippe...

Elle en avait presque oublié son frère.

Sur le seuil, à cinq mètres d'elle, un homme grand et richement vêtu venait de s'arrêter, hésitant. Comme elle se dirigeait vers la porte pour sortir, tête baissée, elle le trouva brusquement sur sa trajectoire et le coude de l'homme lui meurtrit l'épaule.

Elle leva la tête vers lui, s'attendant à un visage en colère : les gens riches sont rarement patients avec ceux qu'ils trouvent sur leur chemin. Elle rencontra deux grands yeux verts ombrés de longs cils dont la tendre inquiétude lui alla droit au cœur. Elle chancela. Juste au moment où elle allait glisser à terre, il la rattrapa lestement dans ses bras. Puis, après un regard alentour, tel un Romain enlevant une Sabine par un emparement violent, il se sauva dehors avec son précieux butin.

A peine sorti il dut lui-même, sous le coup de l'émotion, s'appuyer un instant au mur de l'hospice, respirant à fond l'air vif et printanier où le fleuve mettait sa puissante note de fond. Ce visage, presque en forme de cœur ! Ces grands yeux noirs ! Cette taille menue, cette bouche gourmande ! Rêvait-il ?

Il sentait à peine le poids du corps chétif dans ses bras et pourtant il lui paraissait impossible de le supporter plus longtemps. Avisant un banc de pierre dressé sous un grand hêtre, il s'y traîna et s'y laissa tomber, serrant toujours la jeune enfant contre sa poitrine. Il était si oppressé qu'il lui sembla qu'il ne pourrait plus jamais respirer à fond de toute sa vie.

Avec précaution, il posa la jeune fille à côté de lui, l'entourant de son bras pour qu'elle ne s'affaissât point. La douce tête brune roula sur la poitrine chamarrée. Il l'entendit alors qui ronflait légèrement et s'aperçut avec stupéfaction qu'elle venait de glisser, sans transition, dans un sommeil réparateur.

Autour d'eux, dans les jardins du couvent, régnait la plus grande confusion. Des

familles accouraient, nombreuses, éplorées, en quête d'un proche ayant participé à la victorieuse bataille de la veille. D'autres, au contraire, quittaient les lieux, accablées, le mouchoir aux lèvres. Parmi les espoirs et les deuils tourbillonnant autour de lui, l'homme sentait une paix, une paix profonde, surnaturelle, descendre doucement sur son âme pour la première fois de son existence. Tout ce qu'il avait enduré jusqu'alors de déceptions, de remords ou de noire désillusion trouvait en cet instant divin l'antidote le plus inattendu, le plus magistral. Marian, murmura-t-il. Marian.

Elle ouvrit les yeux avec un gémissement léger et, se redressant un peu, voulut de nouveau voir ses yeux. *Marian, Marian...* répéta l'homme. *Ma petite fille.*

Elle le regardait, l'air à la fois éblouie, étonnée et craintive. Oui, sans les connaître elle reconnaissait ces yeux-là, se disait-elle. Ces boucles brunes. Cette voix. Cette joue où la barbe portait toujours une ombre bleue. Et surtout, surtout, cette infinie tendresse du regard vert qui lui mettait des ailes au cœur.

Elle lui jeta les bras autour du cou. *Daddy*, chuchota-t-elle. *Daddy.*

L'homme se mit à pleurer.

### Chapitre 63

De toute son enfance, Aurélien n'avait jamais vraiment pensé à son père. Elevé au milieu d'hommes par Tacite Laframboise, lequel pouvait constituer un père d'adoption fort convaincant, c'était plutôt une présence féminine qui lui avait fait défaut. Au fond de lui-même, d'ailleurs, parce qu'il possédait une loyauté foncière, l'enfant qu'il était imaginait mal son vrai père se déroband lâchement à tous ses devoirs pour s'en aller mener plus loin une existence plus facile ; Aurélien s'était donc persuadé que Guillaume Monclair, l'homme dont il portait le nom, était mort de chagrin peu après le décès de sa femme, mais qu'on le lui avait caché pour lui éviter un surcroît de détresse.

Dans les heures qui suivirent la glorieuse victoire des Plaines d'Abraham, lorsque de braves soldats s'occupèrent à ratisser le champ de bataille pour y ramasser les combattants encore vivants, Aurélien, qui avait repris conscience et regardait le ciel, immobile, les yeux grand ouverts, fut secouru presque malgré lui. Il eût voulu ne jamais se relever. Englué dans une gangue immonde de boue rougeâtre, poursuivi par la vision de son ami sombrant dans la mêlée, l'œil giclant de sang, mais tout autant par le regard de ceux qu'il avait tués lui-même, le jeune homme avait senti une immense lassitude l'écraser, le comprimer, l'aplatir au sol comme si le destin eût décidé, pour sa pénitence, qu'il ne se relèverait plus jamais du lieu de ses tristes exploits. C'était donc cela, la guerre !

Il n'était pas gravement blessé. C'en était même dérisoire : une bosse sur la tête, occasionnée sans doute par une crosse en mouvement, et un bras zébré d'une large estafilade qu'il avait fallu recoudre tout du long. Il avait perdu du sang, mais pas en grosse quantité, sans doute pas même une palette. Il s'était donc retrouvé assez vite sur pied et, comme un affreux sentiment de culpabilité l'habitait, tant vis-à-vis de la veuve Dubluet que vis-à-vis de Marion, il avait fui l'hospice dès qu'on avait eu fini de le panser.

Le bras en écharpe, il erra longtemps dans la campagne environnante. C'était donc cela, la guerre ! Il s'en voulait de s'y être porté avec tant d'élan, d'y avoir participé - du moins jusqu'à la mort de René - avec tant de fougue. Ah ! C'était bien la peine d'avoir

vécu douze ans au milieu d'hommes sages retirés du monde ! C'était bien la peine d'avoir reçu les enseignements les plus charitables ! A peine arrivé à l'âge d'homme, il avait souillé ses mains du sang de son prochain.

La cause lui avait paru noble, c'était sa seule excuse. Il lui avait semblé qu'il était de son devoir de sauver la Nouvelle-France. Mais sauvée, l'était-elle ? Pour entretenir le moral des troupes, on assurait que les secours venus de France étaient en chemin, que bientôt l'on verrait se profiler la belle et noble silhouette des vaisseaux de 74 canons à coque doublée de cuivre de Sa Majesté Très Chrétienne, sans égaux pour le combat en mer. Ils bombarderaient Québec, pour en faire sortir comme des rats les usurpateurs qui s'y étaient crus chez eux. Certes, ce serait un grand triomphe et une grande joie d'écarter des colons français la menace anglaise, une fois pour toutes... Mais Aurélien ne pouvait s'empêcher de penser que les « rats » en question avaient, au-dessus de leurs sanglants uniformes rouges, des yeux bien humains.

Quand la nuit tomba, il trouva refuge dans une grange en ruines, à une lieue de Québec. S'enfonçant dans la paille, il s'y endormit peu après d'un sommeil lourd et sans rêves.

Au matin, il reprit le chemin de la ville.

## Chapitre 64

Marian n'avait pas voulu quitter le chevet de Philippe, aussi rentrai-je seul, encore bouleversé, dans la demeure des Faguerolles. Je me sentais à la fois vieux, courbatu, usé, et incroyablement jeune.

Je passe sur les détails mélodramatiques de ma nuit d'insomnie. Je ne cessai de sauter dans mon lit comme une truite, tour à tour pleurant à seaux tirés ou bâtissant fiévreusement mon avenir avec mes enfants. Car ma fille m'avait appris qu'Aurélien lui aussi était à Québec, où ils s'étaient retrouvés l'été précédent. Quand parut l'aube, je descendis sans bruit me faire du café, pour ne pas déranger les domestiques. Je n'avais jamais aimé à être servi.

Debout dans l'embrasement d'une des hautes fenêtres de la bibliothèque, une belle pièce ornée de boiseries blanc et or dans lesquelles on avait ménagé d'élégants rayonnages, je tenais ma tasse d'une main et, de l'autre, j'écarterais quelque peu le rideau pour contempler la cour pavée. Je me reportais pensivement vingt ans en arrière, lorsque Tacite m'avait lui-même amené ici - tout comme il devait le faire, à dessein bien sûr, pour ma propre fille quelques années plus tard.

Je ne sais trop à quoi je rêvais. La fatigue brouillait mes pensées et je goûtais fort cette torpeur bienfaisante noyant le flot de remords qui m'envahissait. Quel homme étais-je, pour avoir durant tout ce temps vécu loin de mes enfants ? Je m'étais consacré corps et âme à un Roi égoïste qui ne pensait au fond qu'à vivre en bourgeois, acharné à cuisiner des sauces à l'intention de ses frivoles amis et ravi de se contenter en politique de son petit « pré carré ». Pendant ce temps, mes enfants grandissaient sans père ni mère, sur une terre que j'aurais dû, si j'avais été conséquent, chérir plus que tout !

Ce fut ce jour-là que je reçus la lettre de Jacob, qui contenait aussi celle du Roi. Elle m'était parvenue par le sud, non par le fleuve. Heselmann avait toujours préféré les Anglais. Son adoration subite pour Louis XV n'en était que plus incongrue, que plus

irritante.

On me l'apporta vers dix heures. Je la lus, mais, comme je l'ai déjà dit, je mis de côté la lettre cachetée aux armes de France. J'ignore ce que j'en aurais fait si la veille je n'avais pas retrouvé ma fille. Peut-être aurais-je encore cédé aux sirènes de la royauté... Mais avec l'image de Marian dans mon cœur j'étais devenu invulnérable. Je fus jusqu'à me réjouir de ce que cet ingrat ait perdu une fille au moment même où moi j'en regagnais une.

A dix heures et demie, alors que je me préparais à sortir pour aller au couvent des Sœurs Hospitalières, je vis par la fenêtre pénétrer dans la cour ce qui me parut être une silhouette d'assez médiocre tournure. Qui venait donc me déranger à cette heure ? Bien décidé à chasser rapidement l'importun, je passai dans le vestibule et ouvris la porte à la volée.

J'aperçus alors, dans une sorte de vertige, un mince jeune homme aux cheveux bruns, au bras en écharpe. Il fixait sur moi deux grands yeux noirs un peu perplexes.

- Est-ce que Marion est là ? demanda-t-il.

Il n'avait même pas pris la peine de me saluer. Mais déjà je tremblais comme une feuille, au point que je dus me soutenir de l'épaule au mur de pierre. Ce visage, ces yeux, en tout point semblables à ceux de sa sœur et, au-delà de la sœur, à celui de la femme qui leur avait donné le jour !

- Aurélien, dis-je, la voix étranglée par l'émotion.

Il me regarda, surpris.

- Vous savez donc qui je suis ? Mais vous, qui êtes-vous ?

- Entre, dis-je.

Il fallait que je m'assoie, ou alors j'allais bel et bien m'écrouler sur le dallage de marbre.

Il n'obéit pas tout de suite, méfiant.

- Il n'est pas question qu'elle continue à servir dans cette maison, dit-il avec raideur. La mère de mon ami m'a dit qu'elle ne l'avait plus vue depuis hier... Marion ne peut être qu'ici. Je ne partirai pas sans elle, autant que vous le sachiez.

- Marion ne quittera pas cette maison, dis-je faiblement.

Puis je reculai dans le vestibule et me laissai choir sur la première banquette venue. Là, il fut bien obligé de franchir le seuil et de s'avancer vers moi, hésitant et résolu à la fois.

- Vous êtes Monsieur Faguerolles ? demanda-t-il. Ou son fils ?

- Je suis ton père, imbécile ! m'écriai-je, à bout de forces.

Il se figea d'un seul coup, soutenant machinalement d'une main son bras blessé qui devait l'élancer, car il eut une brève grimace.

- Mon père, vraiment ! ricana-t-il, incrédule. Et comment s'appelle-t-il, mon père, selon vous ?

- Guillaume Monclair. Et ta mère se nommait Amy Marson. Et sans doute connais-tu aussi mon vieil ami Tacite Laframboise, qui te mena, paraît-il, dans son lointain « royaume » de Saguenay ?

Etourdi, il chancela. « Vous en savez, des choses, balbutia-t-il. Mais il en faudra plus pour me convaincre, Monsieur. Voyez-vous, je pense que mon père est mort. Sinon, nous aurait-il abandonnés si longtemps, ma sœur et moi ? »

Je n'avais pas le choix, et puis je perdais patience. Pour convaincre cet entêté, j'entrepris de lui raconter la scène au bord de la rivière, Amy et Tacite nus, attirés l'un vers l'autre, Marian accrochée à ma jambe, lui endormi dans son berceau et moi, meurtri, me résignant à fuir. Je n'aurais sans doute pas dû être aussi cru, mais le fait qu'il se refuse à me reconnaître me blessait si fort que j'étais prêt à dire n'importe quoi pour qu'il y vienne.

Quand j'eus fini, les larmes ruisselaient sur son visage mais, tel l'âne de Sterne, il n'avait toujours pas esquissé un pas vers moi. Que faire de plus ? me demandai-je sombrement. Me penchant en avant, je pris ma tête dans mes mains, accablé. « Je suis ton père, » maugréai-je une dernière fois.

Au fond, me disais-je avec désespoir, comme je le comprenais ! J'avais été aussi mauvais père que j'avais pu être mauvais fils. Et c'était le Roi que je traitais d'égoïste ! Je ressentis le besoin atroce de fuir, de renoncer à tout, et de courir me réfugier à Versailles entre les bras de Louis, après avoir tiré sur nous deux les rideaux bleus de son lit à colonnes.

Au bout d'un certain temps, prenant sans doute conscience de mon désespoir, il s'approcha, non sans timidité, s'agenouilla devant moi puis, écartant mes deux mains, prit mon visage dans les siennes et le contempla d'un air si sérieux que je saisis sur-le-champ l'importance gravissime de l'instant. S'il ne retrouvait pas dans ce visage d'homme la moindre trace de l'adolescent que j'avais été, jamais il ne me ressentirait vraiment comme son père. Je tentai de faire passer dans mes yeux toute la tendresse que j'avais pour lui ; comme je venais de penser à Louis, cela ne me fut pas très difficile d'avoir l'air tendre. Il posa alors doucement sa tête sur mes genoux en enserrant ma taille. « Papa », dit-il.

Une joie féroce m'inonda tout entier.

*(à suivre)*